

PAOLO RUMIZ

L'INSOMNIE DE L'EUROPE¹

Traduction de Béatrice Vierende

Printemps 2024

Les idiots

Pas moyen de dormir cette nuit.

Il souffle un vent de mauvais augure

qui pue la chair brûlée, le kérosène et le gaz d'échappement

mon nez est un anémomètre, il ne se trompe pas

il reconnaît une puanteur à nulle autre pareille

celle que déclenche un missile antichar mettant le feu à un blindé plein d'hommes

je vous souhaite de ne jamais la sentir, cette odeur,

c'est aussi la peste des pouvoirs sauvages qui nous écrasent

¹ Extrait de *Verranno di notte, Lo spettro della barbarie in Europa* (« Ils arriveront de nuit, Le spectre de la barbarie en Europe »), Feltrinelli, 2024.

elle pue la censure de la libre pensée

les dissidents, on s'en débarrasse

mes yeux voient des gens qui se taisent, se conforment et s'autocensurent

mes oreilles entendent répéter « nation » avec une fréquence suspecte

« sécurité », ensuite, jusqu'à la nausée

la langue est en train de changer

on entend de moins en moins le mot « liberté »

et le mot « paix » aussi est rejeté, il est devenu couard

les jeunes qui brandissent son drapeau reçoivent des coups de matraque

ils sont fichés par les autorités

ils passent pour d'odeux criminels dans une Europe de vieux

ces effrontés qui osent réclamer un avenir de fraternité plutôt que de guerre

et ne savent pas que le vocabulaire indique déjà le changement pour le pire

lisez donc Victor Klemperer qui l'a montré avec le nazisme

désormais le mot « identité » se répand au point de perdre son sens

il ne sert plus à dire ni qui on est ni d'où on vient

mais à chercher la bagarre et à dédouaner les armes

« identité », c'est la même racine que le mot *idiôtês*

qui signifie en grec « repliés sur eux-mêmes »

ou mieux encore « qui ont les yeux braqués sur leur propre nombril »

comme me l'explique un vieux sur une île de la mer Égée en me montrant sa panse

les idiots, ceux qui ont peur de la complexité du monde

et ne se laissent pas féconder par la rencontre avec l'Autre.

Les barbelés

Dans ma maison, à la lisière du bois, ici à la frontière de l'est, je reste à regarder les dernières braises, sans pouvoir me décider à aller dormir.

Des missiles iraniens survolent Israël en état de siège, otage du pire gouvernement de toute son histoire.

Un million et demi de Gazaouis incapables de dormir, oubliés de tous, errent à la recherche d'un moyen de fuir leur ghetto.

Rien d'autre que des essaims de mouches, avec lesquels les Grands font joujou.

À peine au-delà de la Hongrie, mille kilomètres de front engloutissent dans le noir des milliers de vies sans nom.

Et partout, des trains, des fugitifs, des trafics innommables, des convois militaires. Et des drones, ces foutus drones, on ne parle que d'eux.

Je sais comment ça fonctionne. Pour commencer, la guerre économique, puis vient l'économie de guerre, la guerre hybride, et finalement la vraie guerre.

Même là où on ne se bat pas, le comportement des gens révèle, lui aussi, une détérioration.

Les enseignants tabassés par les parents d'élèves. Si l'on ose faire remarquer, dans un train, qu'il ne faut pas mettre ses chaussures sur les sièges ou qu'il est grossier de pérorer tout haut au bout de son portable, on se fait insulter.

Des générations nourries au TikTok, la cervelle en bouillie.

La société est en lambeaux. On a franchi les limites.

Le jour, c'est la pâle couleur du ciel qui le dit. La Terre épuisée le confirme, ainsi que cette maudite odeur.

Les pauvres s'en sont aperçus depuis longtemps, les riches pas encore.

La vieille Europe s'illusionne, elle croit être en dehors, alors qu'au contraire, elle commence à y tremper jusqu'au cou,

elle glisse sur le plan incliné, telle une somnambule, comme en 1914.

Et pendant ce temps, Orwell est entré à Bruxelles.

Les principes fondateurs de la Constitution européenne sont en ruines.

L'Union, prix Nobel de la paix en 2012, importe des millions de grenades, elle les ratisse sur tous les marchés, à n'importe quel prix.

L'Europe, mettant l'accent sur l'ennemi à nos portes, est la vache à lait idéale pour l'industrie de l'armement et les fonds d'investissement qui la soutiennent.

L'Europe ressemble à l'Allemagne avant la Grande Guerre : endettement, dépenses militaires, désinformation, opacité dénuée de responsabilité.

Big Food, Big Chemical, Big Pharma et les marchands d'armes règnent en maîtres, ils font ici ce qu'ils ne peuvent pas faire en Amérique.

Ce sont eux qui dictent l'ordre du jour.

Ce n'est plus la politique qui gouverne, mais la boulimie prédatrice du Produit Intérieur Brut.

On privatise, on délègue, on traite et on sous-traite, et l'édifice public se fissure : le personnel réduit au strict minimum, les hôpitaux en mille morceaux, les écoles on s'en contrefout, les trains en vrac, de l'Allemagne à la Grèce.

Et, en attendant, nous nous sommes déjà perdus dans une pagaille de guerres infinies que personne ne gagnera : pas plus Israël que Gaza, pas plus Moscou que Kiev, pas plus la Russie que l'Europe

guerre des nations contre l'Europe et des nations entre elles

guerre économique entre l'Amérique et la Chine

guerre civile à l'intérieur de l'Amérique elle-même

retour des barbelés, les frontières se referment, chacun creuse sa propre tranchée, c'est désormais la guerre de tous contre tous

guerre contre les pauvres, contre les vies humaines qui émigrent

contre les institutions démocratiques

contre le caractère sacré de la Terre, contre la nature qui n'en peut plus de nous

guerre contre Dieu lui-même, et quelquefois, les prêtres s'y mettent, eux aussi, avec les imams et les rabbins

le mot « contre » se répand, le mot « pour » a disparu du vocabulaire

et il y a un nouveau fascisme qui triomphe : le fascisme d'Internet qui nous abrutit, nous domine et nous divise.

Il y a de la violence dans l'air. Je reçois des signaux inquiétants de France, d'Allemagne, d'Espagne, de Grèce et des pays Baltes.

Et, à présent, nous voici en contact avec la brutalité du monde, ce monde que fuient les migrants que nous repoussons.

Les jours de notre bien-être sont comptés : vacances dans les pays exotiques, apéritifs, vêtements griffés.

Quand cela arrivera, le monde d'aujourd'hui deviendra en un clin d'œil le monde d'hier, comme il le fut entre les deux guerres mondiales dans le roman déchirant de Stefan Zweig.

Et alors, alors seulement, nous dirons : elle était bien belle, l'Europe.

Les trains

J'attise le feu, la chatte s'étire à côté du poêle. Elle ne sent pas mon angoisse.

L'Histoire est pleine de nuits fatales. Nuit de cristal, de la Saint-Barthélemy, du Grand Conseil. Nuit des longs couteaux.

Allez savoir si celles-là aussi n'ont pas été annoncées par quelque présage.

Je connais la guerre – des Balkans à l'Afghanistan – et j'ai appris qu'il faut s'en soucier, parce que jusqu'à la fin elle paraît impossible.

Pour le centenaire de 1914, je suis retourné sur le front, de la neige de l'Ukraine jusqu'aux tranchées des Flandres, afin de comprendre ce qu'il restait de cet événement.

Puis, tout à coup, dans l'enfer de la Somme, quelque chose s'est bloqué. Je me trouvais devant une mémoire impeccable et bien structurée. Visites guidées, cimetières militaires, musées gérés de façon exemplaire.

Mais quelque chose clochait. Et ce quelque chose, c'était que la guerre était un fossile *in vitro*, enfermé dans une vitrine.

Elle donnait l'impression on ne peut plus dangereuse d'être un vestige d'un autre temps, qui ne pouvait donc se répéter. Et qui était, de ce fait, impossible.

Puis, pour faire la connaissance du front oriental, le front le plus oublié, en Ukraine et en Pologne, j'ai emprunté une ancienne voie ferrée qui file dans le bois à moins d'un kilomètre de chez moi, en direction de l'est.

C'est un tracé pour trains lents.

Si lents, même, que quand je vais me promener, là où le sentier frôle les rails, je parviens à saluer le conducteur, lequel a le temps de me répondre en faisant siffler sa locomotive.

Dès le début, ce fut un voyage chargé de souvenirs et de présages. L'Orient sentait que la guerre était encore possible. Il suffisait de peu : la neige, le souvenir ineffaçable des totalitarismes.

Cette nuit aussi, j'ai l'impression d'entendre une sourde rumeur d'échanges. En même temps que la bora, j'entends, tout proches, des trains qui brinquebalent en direction du front, emportant hommes et chevaux.

Des perceptions. Rien d'autre que des perceptions. Mais je m'y fie davantage qu'aux analyses des analystes.

À présent, c'est comme si on sentait le déraillement de tout un continent. Un mouvement tellurique. Celui de l'électorat européen tout entier qui dévie sur la voie de droite.

Les populistes anti-européens ont l'avantage dans neuf pays. L'Autriche, la Belgique, la France, la Hollande, la Hongrie, l'Italie, la Pologne, la République tchèque, la Slovaquie.

Ce qui n'a rien de surprenant.

En 2008, j'avais voyagé par les transports publics de Mourmansk à la mer Noire, remarquant des choses qu'aucun ambassadeur n'aurait été en mesure de percevoir.

L'ours russe qui se raidissait, déçu par l'Occident.

La corruption croissante dans les pays anciennement communistes passés à la démocratie.

La discrimination dont les nouveaux membres faisaient preuve envers les minorités naguère soviétiques.

L'impressionnante mémoire des Polonais, des Baltes et des autres pays soviétiques ayant vécu sous la botte de deux totalitarismes.

J'avais senti, avec quatorze années d'avance, la peur des Ukrainiens redoutant une guerre entre la Russie et l'OTAN.

Pour le comprendre, il m'avait suffi de monter dans un train et d'écouter les gens.

C'était en 2008, mais l'avenir était déjà dans l'air. Seuls les diplomates l'ignoraient.

Les castrats

Qu'elle est donc triste, cette Europe.

Un ramassis de souverainismes, destiné à imploser, faute d'avoir un sursaut d'orgueil.

La terre où sont nés le droit, la philosophie et la démocratie s'est laissée contaminer par l'anarchie individualiste

par le besoin de satisfaire chaque désir manifesté à juste titre, qui se heurte aux droits des autres.

C'est l'écrasement de la communauté

le crépuscule des devoirs

la négation de toute possibilité de religion civile.

L'Europe existait davantage du temps de ma grand-mère

aujourd'hui, les Français connaissent mieux les Maldives que l'Allemagne

les Italiens partent en croisière aux Canaries, mais ne savent rien de la Roumanie.

Politiquement parlant, nous sommes finis.

Moralement parlant, nous avons disparu depuis l'époque de la guerre en Bosnie.

Diplomatiquement parlant, nous nous sommes castrés tout seuls.

Quand l'Alliance chrétienne a affronté les Ottomans à Lépante, le contact avec l'ennemi n'a jamais été interrompu.

Nous, au contraire, nous avons accepté de remettre à zéro tous nos rapports, fût-ce avec l'homme qui nous menace, depuis le Kremlin. Nous comptons moins que la Turquie.

Un soutien sans réserve et sans nuance à l'Ukraine devient inaudible par lopin et impopulaire.

Militairement parlant, nous n'existons plus, et c'est bien le plus grave.

Nous ne sommes plus en mesure de faire la paix, ni même la guerre, que nous renions.

Nous avons vingt-sept états majeurs, vingt-sept systèmes de logistique et d'armement.

Notre présence militaire en Ukraine dépourvue de vision commune est une véritable farce.

L'UE vend des armes à tout le monde, mais elle ne possède pas d'armée européenne unie, laquelle, entre autres choses, coûterait moins cher que vingt-sept armées distinctes. Et si elle se décidait aujourd'hui à en avoir une, il lui faudrait dix ans pour construire un système de défense véritablement intégré.

La ligne

La frontière se trouve à moins d'un kilomètre de chez moi et cette proximité me permet de m'offrir, jour après jour, le luxe de vivre non pas à l'intérieur d'un territoire, mais sur une ligne.

Et c'est là quelque chose qui ridiculise toute revendication de propriété nationale.

C'est justement cette démarcation, et la volonté farouche de la franchir, qui m'ont marqué depuis l'enfance et m'ont mis au corps le désir de voyager.

Un bâtard de mon espèce, ayant des racines éparpillées entre la Pologne, la Dalmatie, la Turquie et l'Argentine, de quelle terre pourrait-il se dire le fils, sinon de cette frontière, auprès de laquelle il est né, par une nuit de décembre ?

C'est la ligne, et non l'espace, qui fait que je me sens européen. La frontière, lieu de rencontre, comme me l'a appris Régis Debray.

Nulle identité nationale ne parviendra jamais à me définir, ici, entre la Méditerranée, le monde slave et le monde allemand.

Tout comme moi, Bernard Guetta est un Européen « par soustraction », parce qu'aucune nation ne le définit.

Dans son livre, *L'Enquête hongroise*, c'est mon propre inconfort que je lis : « En une poignée d'années, comme des poutres rongées par d'invisibles termites, tout cela tombait en poussière et l'on en revenait partout [...] à la politique des faits accomplis, du droit du plus fort, du rejet de l'autre et du chacun pour soi, derrière des frontières bardées de murs et de grillages. »

Ici, à proximité des Balkans, j'ai découvert que les nationalismes sont des bêtes malades d'antagonisme, qui ne feront jamais front commun et qui finissent par se dévorer les uns les autres.

Sur ma frontière, j'ai appris que souvent les guerres identitaires, même en cas de victoire, finissent par l'autodestruction de l'identité elle-même et le triomphe de McDonald's.

Que le capital soit apatride, arabe, russe, chinois, américain ou turc.

Je crains qu'une Europe désunie, et par-dessus le marché sans enfant, ne se réduise à un sanatorium, à une cauchemardesque maison de retraite, à un vaisseau fantôme à la dérive, dont les puissances fortes ne feront qu'une bouchée.

En l'absence d'un fédéralisme actif, nous deviendrons, si nous avons de la chance, un luna-park pour étrangers, où nos enfants serviront de majordomes aux riches et où nos merveilleuses diversités voleront en éclats.

Et pendant ce temps le train file sous la pluie. Je l'imagine qui s'en va tout seul sous la lune, parmi les nuages de brouillard et les vapeurs, comme le « Downtown Train » de Tom Waits.

Il est presque une heure. Le voyage au bout de la nuit commence.

La pluie

Présage d'un instant.

La certitude qu'au cœur de la nuit, on viendra t'emmener.

Je parle de toi, demandeur d'asile. Toi que j'ai rencontré je ne sais trop où, ici dans le bois, ou bien en ville à deux pas de la gare. Ou bien nulle part.

Si j'ai cette vision, c'est peut-être parce que mon grand-père a émigré tout seul jusqu'en Argentine, à l'âge de huit ans.

Tu lui ressembles. Même nez effilé, même maigreur. Tu as la sacoche cubique du livreur à côté de ton lit. Tu parles un peu la langue de ton nouveau pays.

Je connais ceux qui viendront te prendre, l'arme au poing et le visage découvert. Ils frapperont à coups redoublés. Ordres secs, mais à voix basse, presque courtois.

Personne ne doit voir, ni entendre.

Raus. Dépêche-toi. Sbrigarsi.

Un quart d'heure pour rassembler tes affaires. C'est plus que suffisant, tu en as si peu.

Tu te demanderas pourquoi les trafiquants restent et pas toi. Toi, qui te donnais tant de mal.

La police ne va pas chercher si loin. Elle exécute les ordres. Elle te fera monter dans un fourgon aux vitres teintées.

Dedans, tu trouveras d'autres types comme toi. Muets.

Il pleut. Tu traverseras pour la dernière fois la ville où tu espérais rester.

Dans l'obscurité, comme les juifs, poussés dans des trains arrêtés sur la voie cachée de la gare de Milan.

On t'injectera un sédatif. Tu passeras, hébété, près des passagers assoupis qui attendent d'autres vols. Certains feront semblant de ne pas t'avoir vu.

On te mettra à bord d'un charter et tu voleras au-dessus de l'Europe des riches, constellée de lumières.

On ne te révélera pas ta destination. Et la porte s'ouvrira pour révéler l'aube, sur un terrain inconnu illuminé par des cellules photoélectriques.

Tu sortiras le dernier. Tu sentiras une odeur d'agrumes et d'essence.

Des hommes portant d'autres uniformes t'attendront en fumant au pied de la passerelle, avec des chiens en laisse, puis ils t'accompagneront hors de l'aéroport et te laisseront tout seul.

« Vas-y » te diront-ils. Juste un geste vague dans une direction indéfinie.

Là, tu disparaîtras dans le néant.

Les naufragés

La réalité est pire que le rêve.

La réalité, ce sont les chairs de femmes et d'enfants qui nourrissent les poissons au fond de la mer. Ce sont les pieds purulents de ceux qui ont survécu aux horreurs de la route balkanique.

Ce sont les échines des migrants arrivés en Italie après les sévices des polices des frontières, généreusement payées par l'Union européenne et trop souvent épaulées par des bandes paramilitaires fascistes.

La réalité, c'est cette inimaginable géographie de cicatrices et de brûlures, dont les victimes ne parlent pas, par pudeur.

Je connais les camps de prisonniers (je ne trouve pas d'autres mots pour les définir) sur les îles de la mer Égée, où succombe l'espérance. Des centaines de milliers d'âmes perdues dans les villages de toile, sous les coups de fouet du meltem ou de la tramontane, l'hiver. J'ai entendu parler d'agents de surveillance grecs qui se sont suicidés, tant ils avaient honte face à cet enfer sur la terre, peuplés d'hommes, de femmes, de vieillards et d'enfants.

J'ai traversé du côté de Bialystok les forêts polonaises à la frontière de la Biélorussie, parsemée de fosses communes dont on a perdu le souvenir, là où sont passées les armées de deux guerres mondiales.

C'est là, sur les frontières orientales de l'UE, que le symbole bleu étoilé devient un objet de ridicule. C'est là, dans ces bois de pins immenses et maigres, que l'Européen se transforme en bête sauvage.

Les fantômes

Les frontières entendent le monde. Et là, sur ma frontière, j'entends revenir les vieux fantômes.

L'Allemagne de nouveau fait peur. Peut-on se figurer que, dans une station thermale de Thuringe, des industriels et des politiciens de droite, entre un bain turc et un dîner, planifient en secret la chasse à treize millions d'étrangers.

Au parlement bavarois, le nouveau parti AfD « *sozial-patriotisch* » a importé un climat tendu qui gêne le dialogue démocratique.

Les nouveaux venus se moquent de l'assemblée, interrompent les travaux, lancent de lourdes accusations sur le plan personnel, bloquent tous les projets en faveur des plus faibles : les femmes et les immigrés.

Il fut un temps où lorsqu'ils avaient fini leur travail au Landtag, les conseillers sortaient boire une bière ensemble. Aujourd'hui, pas question, ils ont si peur qu'ils se hâtent de rentrer chez eux.

À Paris aussi, l'atmosphère est pesante. Le président du Rassemblement national, Jordan Bardella, déclare qu'il travaille contre « le coup d'état fédéraliste » en cours, au nom d'un « enjeu de civilisation ».

Et pendant ce temps, Fabrice Leggeri, directeur exécutif du Frontex, l'agence qui gère le contrôle des frontières de l'Union, adhère au Rassemblement national de Marine Le Pen.

À Rome, des rangées fascistes en tenue noire, saluent le bras tendu leurs « martyrs » et tonnent « Présent ! », tandis que le gouvernement de Giorgia Meloni se tait et consent.

L'Italie prévoit une soudure historique entre le centre technocratique philo-américain et l'extrême-droite raciste. Un signal pour toute l'Europe.

Un des meilleurs cerveaux de la Grèce, Yánis Varoufákis, a été frappé jusqu'au sang par un commando d'extrémistes devant un restaurant d'Athènes.

L'ex-ministre des Finances, Giórgos Papakonstantinou, qui avait dénoncé les collusions au sein de *l'establishment*, n'ose plus se promener dans la rue et vit comme s'il était aux arrêts domiciliaires.

La Hongrie inaugure la « démocratie illibérale », autorise des rassemblements pro-nazis à célébrer la résistance de la Wehrmacht contre les Russes en 1944 et laisse une partie de ses citoyens réclamer sur la place publique la pendaison d'une jeune Italienne, mise en prison pour avoir affronté les hommes en noir.

En Hollande, le pays possédant la plus ancienne tradition démocratique au monde, on a d'ores et déjà expédié des circulaires obligeant à ne donner les cours qu'en langue hollandaise, ce qui a, comme prévu, entraîné la fuite en masse des enseignants étrangers qui avaient jusque-là donné leurs cours en anglais.

Beaucoup d'enseignants à l'esprit ouvert ont été menacés au point d'être obligés d'organiser leur propre protection. Et pendant ce temps, le parti xénophobe de Geert Wilders se déclare prêt à un référendum pour savoir si les Pays-Bas doivent quitter l'Union européenne.

En Espagne, les nostalgiques du franquisme ont vandalisé plus de deux cents sections du Parti socialiste au pouvoir, le jugeant coupable d'avoir cédé aux demandes des indépendantistes catalans.

L'atmosphère est si chargée que le chef du gouvernement, Pedro Sánchez, vit claquemuré dans sa demeure et ne se hasarde plus à se promener dans la rue.

Alors que Poutine, le postcommuniste, alimente et bénit depuis le Kremlin les souverainistes d'Europe, on sent dans l'air le retour de Trump, le grand imprévisible.

Trump, l'homme capable de fermer en un seul jour la frontière avec le Mexique, de signer l'amnistie des cowboys qui ont démoli le Parlement en son nom et peut-être même de téléphoner aussitôt à Poutine pour mettre fin à cette « histoire » en Ukraine.

Le « jamais plus », c'est tout de suite

Je descends à la cuisine, je branche la bouilloire électrique, puis je mets du bois sur le feu.

Dans des moments pareils, j'ai besoin de Hans.

Sans doute ne dort-il pas, lui non plus. Il y a une télépathie entre nous.

Il sait comment apaiser mes angoisses. Comment me rendre l'espoir, même au plus noir de la nuit.

Voici quelques jours, il m'a envoyé des images stupéfiantes. D'énormes foules antifascistes en marche pour la démocratie.

Je les regarde encore une fois. Elles vous mettent du baume au cœur. Trois cent mille personnes à Munich, deux cent cinquante mille à Berlin, deux cent mille à Hambourg.

L'affaire en jeu fera date.

Des marches aux flambeaux, des concerts, des slogans. « *Nie wieder ist jetzt* », jamais plus, c'est tout de suite, pour dire que le « jamais plus » de l'Holocauste doit être remis à l'honneur aujourd'hui, de toute urgence. Parce que le danger, c'est aujourd'hui.

Le scandale soulevé par la nouvelle qu'il fallait expulser treize millions d'étrangers a été énorme.

Hans, c'est mon frère d'élection allemand.

Or voici qu'il m'appelle, avant huit heures du matin, tout en se rendant à pied à son travail. C'est un trajet qu'il fait tous les jours, qu'il pleuve, qu'il neige ou qu'il fasse soleil.

Il me tient au courant d'innombrables choses et, pendant qu'il parle, j'entends en bruit de fond ses pas sur le gravier.

L'Allemagne. C'est justement là où le danger est le plus fort que la réaction est la plus ferme. Les petits centres se réveillent eux aussi : Landau, Hildersheim, Bad Segeberg.

Et la brumeuse campagne allemande se réveille à son tour.

L'insomnie

Je me jette sur le divan et cherche à m'assoupir, mais juste au moment où veille et sommeil sont en équilibre, les visions reviennent.

Elles m'envahissent sans suite logique, mais avec la régularité d'un geyser.

C'est une manifestation qui tient de l'éruption, une palpitation rougeâtre, lente régulière, physiologique plutôt que géologique, à la façon d'un volcan au milieu de la mer.

Je connais cette manie continuelle d'allumer et d'éteindre la lumière sur la table de chevet, entre la rédaction précipitée d'une note et la tentative inutile de dormir.

C'est en 1914 que l'Europe est devenue insomniaque.

Une insomnie qui s'épuise et se transforme en torpeur : comme en 1989, quand nous avons trinqué à la victoire du Coca Cola sur le mur de Berlin et que nous avons renoncé à être quelque chose d'unique et différent de l'Amérique.

Cela fait des années que j'accumule, la nuit, des notes sur tout ce qui arrive. Il y a des choses que l'on ne peut percevoir et écrire que quand il fait noir.

La nuit, les clandestins passent dans la forêt au-dessus de chez moi. Quelquefois, leurs visages apparaissent à ma fenêtre comme l'icône d'un suaire.

La nuit, on entend le grincement des grandes portes de l'Union, qui se ferment.

La nuit, des convois militaires passent en direction du front sur le Dniepr.

La nuit, les collectionneurs d'armes se retrouvent en secret dans un restaurant à la périphérie de Vienne et ils échangent des instruments et des symboles de mort, cachés dans les bagages de leurs automobiles.

La nuit, reviennent les runes du mauvais présage.

La nuit, des souris, grosses et féroces, pénètrent dans les entrepôts délabrés de ma ville, Trieste, et mordent les pieds, les oreilles et les doigts des migrants qui campent à l'intérieur.

La nuit, la police arrive, contrainte à faire des intrusions ostentatoires et inutiles dans leurs tanières. Les journaux appellent ça des Blitz.

La nuit, des inconnus mettent le feu à un refuge pour les demandeurs d'asile dans un petit village qui ne fait pas la une.

La nuit, les belles âmes dorment dans la tiédeur de leurs maisons, loin de tout cela, comme le raconte Primo Levi, rescapé d'Auschwitz.

La nuit, des millions d'êtres humains insomniaques s'engloutissent dans le web.

La nuit, on perçoit un sourd murmure, pareil au ressac. C'est la mer morte de l'indifférence.

Internet

Dans une de ses dépêches du front, Hans m'a poussé à explorer un site allemand qui s'appelle *Hoss und Hopf*. Sur ce site, un podcast fait passer des messages radicaux de droite.

Des centaines de milliers de personnes l'écoutent. Surtout des gamins.

Des parents allemands découvrent tout à coup qu'ils ont un fils radicalisé.

Je lis les lamentations d'une mère, prénommée Katharina, qui parle de son fils de quatorze ans.

Du jour au lendemain, le gosse lui déclare que « nos hommes politiques devraient s'occuper un peu plus des Allemands », puis que les impôts des citoyens allemands servent à payer les navires qui recueillent les réfugiés sur la côte africaine pour les emporter jusqu'en Italie.

Où donc as-tu entendu raconter tout ça ? demandent Maman et Papa. Et lui : Sur le podcast que tout le monde écoute. Les jeunes, dit-il, sont des gourous, ils sont « très informés ».

Maman et Papa allument la radio et ils écoutent.

« Stuttgart était la ville la plus sûre d'Allemagne [...]. Désormais ces statistiques ne sont plus recueillies parce que la situation est devenue si grave qu'on n'en parle plus ; on ne dit pas que les femmes sont quelquefois violées dans la Königstrasse en plein jour et aussi la nuit. »

La vérité, c'est que Stuttgart est une des villes les plus sûres d'Allemagne et que l'Office fédéral de la police criminelle publie régulièrement les statistiques sur la criminalité. Dans la Königstrasse, on a signalé un viol présumé, mais ensuite la victime a reconnu qu'elle avait tout inventé.

C'est ainsi que des parents allemands ont découvert qu'une petite armée de gamins TikTokers répercutait gratuitement les épanchements du site *Hoss und Hopf* et que celui-ci comptait plus de cent soixante mille abonnés.

Il s'agit d'une incroyable fumisterie organisée qui trompe les gamins en leur promettant faussement de les rendre riches. J'ai lu qu'une mère avait découvert que son fils répercutait les contenus publicitaires de *Hoss und Hopf* dans l'espoir de se constituer une belle cagnotte.

En attendant, le fragile adolescent devient le diffuseur de propos forts et souvent racistes qui lui valent un paquet de *likes* et par conséquent le persuadent de la vérité de ce qu'il diffuse. C'est grâce à ces *likes* qu'une absurdité absolue finit par être considérée comme juste et valable dans l'esprit d'un gamin de quatorze ans, dont la conscience civique est encore à l'état larvaire.

Et voilà comment, dans le pays où des millions de pieds marchent pour la démocratie à la lumière du jour, dans le noir de la nuit des millions de doigts écrivent des propos pleins de rancœur dans les souterrains du Web.

Ils ruminent le complotisme, le négationisme et la victimisation.

Ils se sont insinués partout, on dirait les souris de Hamelin. Mais il manque le joueur de flûte capable de les entraîner à sa suite.

L'étape cruciale a eu lieu avec la pandémie qui devait tous nous rendre meilleurs et un peu plus « verts » et qui a au contraire fait basculer des millions d'individus dans la hargne.

Du coup, la sécurité devient une névrose, les gens achètent des armes et des drones d'auto-défense, pour nous précipiter dans un vidéogramme de guerre.

On cherche l'ennemi, de manière obsessionnelle, afin d'enfourcher le dada miraculeux de la « faute aux autres » qui permet de s'absoudre soi-même et de se dispenser de tout examen de conscience.

Les droites ne sont pas pressées, ce sont elles qui règnent sur tous les égouts du web, elles disent que le temps joue en leur faveur. Elles proclament : « Les grandes manifestations de rues sont le chant du cygne de la démocratie. »

Et en attendant, elles répandent le bruit que ces déferlements océaniques des démocrates sont un bobard médiatique, une embrouille fabriquée avec Photoshop.

Le bruit court et bien souvent fonctionne. De nos jours, plus personne ne contrôle les sources.

Même du temps de Goebbels, la société n'était pas aussi perméable aux mensonges.

La bulle ethnique

L'identité est une chose sérieuse. La gauche l'a oubliée. Elle fait semblant de ne pas voir que dans des quartiers entiers de Vienne ou de Francfort, on n'est plus en Autriche ou en Allemagne : on est à Kaboul.

Les rues sont quadrillées par des bandes de Tchétchènes parfois violents et par des Arabes désœuvrés qui ne travaillent pas. Des hommes qui font des foules d'enfants et profitent ainsi de primes versées par l'État.

Des hommes qui s'enferment dans des ghettos, qui gardent leurs femmes à la maison et, toujours grâce au Web, restent dans leur bulle ethnique sans apprendre l'allemand.

Les immigrés de longue date, eux-mêmes, – ceux qui ont appris la langue du pays et qui se sont insérés – en ont par-dessus la tête et les traitent de parasites qui prennent tout ce qu'offre l'État providence sans jamais rien donner.

Les Allemands sont inquiets parce que les Turcs, de sexe masculin bien sûr, s'enferment dans leurs bars avec leurs narguilés pour remâcher Dieu sait quoi, créant des espaces extraterritoriaux où la femme occidentale n'a pas intérêt à aller fourrer son nez.

Il y a sûrement quelque chose qui cloche, si l'on sait qu'Erdogan obtient plus de voix à Munich ou à Berlin qu'à Istanbul.

Même en Suède, la culture de l'État providence et de l'accueil trop généreusement géré pousse de nombreux immigrants à ne pas travailler et devient ainsi un véritable boomerang.

La violence, surtout entre mineurs, a désormais atteint des niveaux sans précédent et un trop grand nombre de nouveaux arrivants vivent de subventions sans jamais travailler.

La douce Finlande est peut-être un pays timide et taciturne, mais combien de propos haineux se répandent la nuit sur les blogs, dans l'intimité des foyers ! Seule la droite xénophobe paraît avoir compris que les élections se remportent dans l'univers parallèle de TikTok.

Le gouvernement roumain, à qui se pose le même problème, se demande s'il convient de réglementer cette plate-forme Internet qu'il considère comme un dangereux « véhicule de messages hostiles au système ».

En Italie, parmi les coopératives qui s'occupent des nouveaux arrivants et gèrent les contributions de l'État, certaines enrichissent scandaleusement des employés bien disposés, lesquels, pour faire du chiffre, acceptent tout le monde, ferment les yeux sur tout, ne font aucune distinction entre les immigrants « économiques » et ceux qui fuient la guerre, pour la plus grande joie des mafias en quête de trafiquants ou de main-d'œuvre bon marché.

Comment ne pas tenir compte de tout cela ?

Pourquoi accepter que ces constatations, qu'on ne veut pas entendre, dégèrent en racisme ? Qu'est-ce qui empêche une meilleure réglementation du système d'accueil ?

Je ne sais pas ce qu'il y a de pire : l'identité des souverainistes, qui se réduit à une pure descendance raciale, ou bien le déplacement du problème identitaire de la part des partis « politiquement corrects ».

Dans les deux cas, les gens s'y perdent, ils se replient sur la tribu, sur les bandes d'autodéfense. Et ils cherchent l'ennemi, qu'il soit extérieur ou intérieur.

Quelle que soit la manière dont on l'envisage, la politique laisse la mauvaise humeur monter en pression dans sa cocotte-minute.

Le langage

Il est deux heures. Le bois se presse contre la fenêtre, il voudrait entrer.

La liturgie des heures commence.

Il faut bien que quelqu'un s'en charge, du quart de nuit, afin de maintenir le monde en position debout, disait Izet Sarajlić.

Je pense au nombre de fois où j'ai laissé brûler la soupe parce que j'avais la tête partout en Europe. À quel point je me suis épuisé à parler d'elle dans les écoles, les théâtres, les salles de concert, les périphéries urbaines ou les campagnes, quand le sujet n'intéressait personne, même à Bruxelles.

Parfois, je me fais l'effet d'être un pathétique histrion, condamné par son orgueil à jeter ses dernières bribes d'énergie dans une bataille insensée.

Mais à d'autres moments, je me sens plein de force. Plein d'une bonne énergie qui naît des réactions émues que ceux qui l'entendent accordent à mon récit.

Je sens croître au-dedans de moi le démon de l'ironie et de la lutte, en même temps que la confiance en cette force du verbe dont je suis le gardien.

Le langage reste au centre de tout.

Je m'aperçois que pour résister au choc des souverainistes, dans la moitié de l'Europe les modérés commencent à imiter le langage de la droite.

« Il faut les mettre dehors » tonnent-ils au sujet des étrangers, en espérant déplacer vers le centre le vote xénophobe. Ils arrangent des coups de filet et des expulsions pour attirer les électeurs.

Tentatives inutiles, tant il est vrai que les gens choisiront toujours l'original de préférence à l'imitation.

Un exemple ? En janvier 2024, Macron approuve une restriction de l'immigration et du système d'accueil, avec les votes résolus de toute la droite, mesure saluée par Marine Le Pen comme une « victoire idéologique » de son parti.

Et moi qui m'illusionnais, qui croyais en ce président jeune pour un second mandat, espérant qu'il aurait pu ignorer les sondages et prendre des décisions courageuses...

Au lieu de quoi, Macron rêvant de prendre la tête de la défense de l'Union galope sabre au clair en évoquant l'envoi de troupes européennes sur le front ukrainien.

Le bluff

Dans mon village, tout le monde connaît la lumière allumée de ma fenêtre, même à des heures impossibles. On doit penser que je ne dors jamais.

Dans l'obscurité, on voit plus clair. On voit mieux le bluff qui se trouve dans l'idée de la patrie que se font les souverainistes.

Il y a un siècle, la patrie était une grosse dame androgyne et marmoréenne, comme on peut la voir sur tant de monuments aux morts, des Alpes à la Flandre.

Aujourd'hui, elle ne l'est plus : le patriote grandit en lisant des livres de *fantasy* et en se fiant aux influenceurs. Il croit faire partie d'une nation, alors qu'il est en fait hétéro-dirigé, loin d'être un homme libre, il est, à son insu, une courroie de transmission des prédateurs de ressources.

Pour moi, la patrie, c'est un parfum doux qui m'emplit les narines et les poumons dès que je vois mes montagnes.

Pour lui, c'est une marque qui ne contient rien du tout ; c'est du marketing électoral, une caricature qui nous mène droit à la guerre et qui expose tout le monde au risque de voir l'idée de nation se réduire à une pure fonction militaire.

Pendant le conflit en Bosnie, un Serbe armé jusqu'aux dents m'a dit : « J'ai enfin compris qui j'étais. » C'était un gros balèze tout gonflé de muscles et bardé de tatouages, mais il me faisait là un retentissant aveu de faiblesse.

À Dieu ne plaise que pour comprendre qui ils sont, les Européens n'en reviennent à se massacrer les uns les autres.

Le borbier

Dehors, la nuit est noire. Une nuit métaphysique. Le monde n'a plus de mémoire et suit sa route, imperturbable.

Navalny est mort au goulag et, après la première vague d'émotion, son histoire est déjà retombée dans le borbier de l'oubli et se perd dans le vacarme des informations.

Des bombes choient sur des navires en mer Rouge, le coût du fret augmente de trente pour cent et les armateurs trinquent au champagne.

À Naples, un pizzaiolo massacre avec un couperet un cuisinier bengali parti chez un concurrent.

Un iceberg grand comme l'Islande se détache du pôle et dérive vers l'archipel du Svalbard.

Avant l'aube, au Portugal, deux amoureux voient sortir de la mer un train illuminé de quinze satellites d'Elon Musk.

À Rostov, à quatre heures du matin, la police fait irruption dans la maison où se cache Leonid, objecteur de conscience, échappé du Donbass.

Tout va comme d'habitude : les riches s'enrichissent, ils dissertent à Davos sur le devenir du monde, et que les autres aillent se faire voir.

À Boston, la General Electric décroche un contrat de cinq milliards pour fournir des armes à l'Ukraine.

La bourse de Singapour enregistre une augmentation de cinq millions de passagers dans le marché des grandes croisières.

L'armée israélienne découvre un nouveau tunnel du Hamas dans le ghetto de Gaza et intensifie ses bombardements.

Les émirats allouent en secret vingt milliards pour saboter l'économie verte et prêter main forte, sous la table, aux droites européennes.

On ne vit plus que dans le présent. Et encore, peut-être pas, aspirés que nous sommes par un web qui nous emporte toujours ailleurs.

La rage

Il est presque quatre heures, et aujourd'hui, pour moi, quatre heures, c'est l'heure de la rage. La rage, fille de la fatigue, sorte de noire psalmodie qui ne parvient pas à s'élever et à se transformer en prière.

Nausée de visions bibliques, d'horizons incendiés par l'Armageddon.

Et alors, pile à cette heure où il ne fait pas encore jour, le corps réagit.

Il éprouve une faim soudaine, une faim d'après le théâtre, une faim de docker, de chauffeur de taxi qui se réveille pour le quart de nuit.

Je fais chauffer de l'eau, rissoler dans la poêle une gousse d'ail et je mets en route un plat de spaghetti solitaire. Car une alimentation saine convient à cet endroit et, avec cette alimentation, viennent aussi se faire bénir les médicaments alignés sur le plan de cuisine. Ces insolents qui osent me rappeler mon âge.

Je sirote un verre de Piediroso d'Irpinia qui a un goût de cerise, de poivre noir et d'amande. Et peut-être même aussi de cendres.

Le bois s'agite, il sent arriver la bora, et c'est comme si le vent et le vin confluaient en un courant unique qui oblige aussi la pensée à changer d'allure.

Peut-être d'ailleurs ce courant n'est-il rien d'autre qu'un de mes doubles, un autre moi-même qui m'observe par la fenêtre et cherche à me dire quelque chose.

Peut-être rit-il de moi, parce que je me suis laissé contaminer par le pessimisme, par une petite chanson fataliste qui me pousse aux élucubrations et m'éloigne de l'action.

Le vin et le vent m'exhortent à réagir, à racler mes dernières et saines réserves de rage jusqu'au fond de ma carcasse, afin de pouvoir y tremper ma plume avec une joie féroce.

Fin de règne

Il est quatre heures et d'un seul coup tout me paraît clair.

C'est Frankenstein qui trône dans le palais de Berlaymont.

La Commission, d'instrument de consensus démocratique qu'elle était, s'est transformée en bunker où règne l'obéissance aveugle. Voilà ce qu'on murmure à Bruxelles.

Le Parlement de Strasbourg ne peut plus la supporter.

Ursula von der Leyen qui désormais « incarne une alliance opportuniste et changeante », capable de passer « de la lutte contre les nationalismes à une tentative de les incorporer au système ».

Avec cette femme au sommet, les lobbyistes ont importé tout en haut de l'Union une brutalité décisionnelle qui survole le droit, les principes administratifs et les traités internationaux.

Ursula qui commence son mandat par la glorification du Pacte vert européen pour le finir par sa démolition.

Énigmatique Ursula, qui rencontre derrière des portes fermées les producteurs de pesticides ; qui écoute de moins en moins les travailleurs et de plus en plus les grands entrepreneurs, comme si leur lobby ne détenait pas déjà un énorme pouvoir à Bruxelles.

Ursula qui n'est pas favorable à la relance de l'Antitrust, gelé durant la pandémie : qui refuse de faire connaître aux juges du parquet de Liège ses conversations par SMS avec la société pharmaceutique Pfizer, quant au choix des vaccins.

Le tout, dit-on encore à Strasbourg, « dans un climat de fin de règne, où l'on distribue des prébendes à droite et à gauche afin d'obtenir la réélection ».

Et voici que von der Leyen annonce, en suivant son choix personnel, que l'UE va rompre avec la Chine. La voici qui rend à Tel Aviv une visite déséquilibrée, au point

de désavouer les tentatives de médiation de son ministre des Affaires étrangères dans la guerre à Gaza.

À Bruxelles, on l'appelle « la présidente américaine », mais il s'agit d'une Amérique qui n'est plus celle du débarquement en Normandie. D'une Amérique qui exporte davantage de chaos que de démocratie.

Froide Ursula, que les Allemands eux-mêmes n'aiment pas, qui a un prénom de trois syllabes comme Angela, mais qui ne lui ressemble pas du tout.

Car lorsque sept cents migrants ont fait naufrage au large du Péloponnèse, elle a twitté un beau « je suis navrée » ou quelque chose d'approchant, pour donner ensuite sa bénédiction à la restriction concernant les refoulements et le droit d'asile, au milieu des applaudissements des partis de droite

La louve romaine

Giorgia Meloni, personne ne l'embête, elle. C'est une meneuse née, il n'y a pas grand-chose à discuter.

Je la vois, au milieu de ses petits loups du gouvernement, qui ont une faim démesurée, une faim de loup justement

cela fait déjà trop longtemps qu'ils ont déjeuné

et voici que la louve romaine les allaite, parfois coiffée d'une mythique auréole virgilienne

ils tirent sur ses mamelons, impatients, et elle leur donne en pâture les ministères, les présidences, et puis l'État

au début, c'était un morceau après l'autre, afin de sonder l'adversaire

mais comme l'adversaire braille sans rien faire, aussi paralysé qu'en 1922, du temps de la marche sur Rome, elle se lâche, fait cadeau aux Fils de la Louve d'écoles, d'hôpitaux, de chemins de fer.

Ce n'est pas la marche sur Rome, oh, non, c'est juste une « révolution conservatrice ».

La télévision est envahie, elle devient un *kombinat* d'État, façon RDA

les nouvelles voyagent encore en Trabant, mais ça gêne qui

ils ne croient pas, mes amis français, que c'est si différent de 1940, lorsque les loups sont entrés dans Paris et que « personne n'osait plus le soir / affronter la neige des boulevards »

non, ce n'est pas différent, comme dans la chanson, les loups d'Italie s'emparent des ministères, et après les ministères, des musées

parce qu'il y a trop d'étrangers aux commandes des musées, et tant pis s'ils sont compétents

et après les musées, ils avalent les parcs naturels, parce que la Terre n'est rien d'autre qu'un obstacle au Faire, et que Greta est une radicale chic.

La leçon italienne

La droite italienne a appris, mieux que tout le monde, à être « dedans », en adoptant le langage de ceux qui sont « dehors ». Être au pouvoir, mais déblatérer contre le pouvoir.

Traiter de *pizzo*, c'est-à-dire de « pot-de-vin », les taxes qu'elle impose elle-même. Rendre les institutions illégitimes tout en en faisant partie.

Une cabriole mentale parfaitement dépourvue de pudeur, qui n'est possible qu'en partant du principe que le peuple est abruti ou en attribuant toutes les erreurs à un pouvoir encore plus grand.

Et tiens, coucou, voici l'Union fédérale, bouc émissaire de rêve.

Donc, attaquer l'Europe et en même temps jouer les victimes et se répandre en pleurnicheries sans rien résoudre. Une double ruse électorale qui fait désormais école, grâce au souverainisme *made in Italy*.

Avec les droites allemandes, le gouvernement de Rome est de nouveau complémentaire, comme en 1938. L'Allemagne et l'Italie : les deux faces du bon vieux

déjà vu, une sorte de Janus *bifrons* avec d'un côté le loup et de l'autre le loup déguisé en agneau. Le post-fascisme du Nord et celui de la Méditerranée.

Une complémentarité qui est aussi esthétique. Le mufle latin, beau mec et arrogant, accolé au blond efficace et glacé, un peu misogynne. Au féminin, la femme provocante du Sud en contrepoint de la femme androgyne en pantalon, qui gère tout.

Mais presque toutes les droites d'Europe ont appris la leçon italienne, il n'y a qu'à voir ce qui est arrivé aux protestations rugissantes des agriculteurs, une charge contre Bruxelles des souverainistes de vingt pays, comme si depuis vingt ans la commission agricole ne marchait pas la main dans la main avec sa consœur politique.

Dans les faits, une droite qui marche contre elle-même. Mais ils ne sont pas nombreux à le faire remarquer, et ça fonctionne.

Et en effet Bruxelles cède tout de suite à la mise en scène des tracteurs, et pendant qu'on y est, on envoie promener les pierres angulaires du Pacte vert européen. On détruit les projets visant à réduire de moitié l'usage des pesticides, on barre le chemin menant à des pratiques agricoles plus vertes, à la mise au rebut des substances chimiques toxiques, au contrôle des émissions de gaz du bétail et à la renaturation de vingt pour cent des terres et des mers d'Europe.

Victoire tous azimuts pour les spécialistes des jérémiades.

Arrivés là, les souverainistes proclament à la face du monde qu'ils ont sauvé les agriculteurs des prétentions de toutes les gauches, en oubliant de préciser que ce qui les étrangle ce ne sont pas les règlements de l'Union justement – laquelle les a au contraire inondés de milliards – mais les grossistes complices de la commission à laquelle préside la droite citée plus haut.

La parfaite embrouille.

Le machisme

Il y a un fascisme qui dort dans chacun de nous.

Un fascisme éternel qui couve une nécrophilie, lisez donc Tolkien, il a le culte de la défaite et sait que la mémoire des vaincus est plus tenace que celle des vainqueurs.

Un fascisme qui sanctifie les Apaches, après les avoir exterminés

qui hait les noirs par envie et qui pour cette raison exhibe des matraques débiles

qui transfère sur le sexe sa volonté de domination et qui est potentiellement féminicide

qui ne pourra jamais admettre qu'Europe est une femme venue de la mer

qui est obsédé par les gays et qui a peur de devenir gay.

Et c'est alors que surgit la grande pensée italienne : le machisme dédouané par une femme. L'idée d'une Grande Madre qui lui garantisse sa progéniture rebelle. Une mère qui te flanque une gifle, mais qui couvre les bourdes des plus cons de ses fils.

Photo de groupe : la blonde Giorgia, grande amie de la blonde crêpée Ursula, qui sourit à côté de la blonde Marion Maréchal de la super-droite française du parti Reconquête et de l'autre blonde Marine Le Pen du Rassemblement national.

Philo-russes et philo-américaines tout à la fois : une histoire de fous, ingérable. Mais le remède, c'est l'amalgame machiste. C'est ça qui compte.

Le machisme a de tout temps été légitimé par les mères.

Le gynécée machiste existe depuis toujours. Les hommes font saillir leurs muscles puissants. À l'intérieur, ce sont les femmes qui commandent.

Les arrogants

Ceux de droite savent ce qu'ils veulent et le disent bien haut.

Ceux de gauche, non, ils ne savent pas ce qu'ils veulent.

Ils ne parlent plus ni aux périphéries, ni aux campagnes, ni dans les salles d'attente, ni dans les trains.

Bien souvent, ils ne font pas la distinction entre le patriotisme du centre-droite et le racisme d'extrême droite, et ils favorisent ainsi une liaison meurtrière entre les deux blocs.

Je voudrais leur dire : le fascisme est né de votre abandon des lieux qui n'ont pas de voix, de votre prétention ; de l'arrogance de vous autres, politiciens froids, peureux, dénués de passion et prisonniers du politiquement correct.

Un monde de clercs aux petites moustaches d'épervier, arborant le sourire narquois de Voltaire, qui ont mis la Résistance au musée et renié toute espèce d'internationalisme juste au moment où tout le reste, mafias comprises, devenait international.

Une gauche qui relève de la curie, pleine de cardinaux occupés à se dévorer les uns les autres.

C'était déjà comme ça il y a cinquante ans, m'avait averti mon professeur d'histoire moderne, Salvatore Francesco Romano, qui avait quitté le parti communiste après la répression hongroise de 1956.

Comment imaginer qu'aujourd'hui la gauche, faute d'avoir son propre pape, divinise le PIB et se rabat sur les recettes des grands chefs.

Un parti qui renie les racines, cache le drapeau, s'attaque à l'audimétrie, marche en rasant les murs et exprime des idées qui s'évaporent dans la seconde

une gauche ingrate et indifférente aux purs qui ont combattu pour ses idéaux

une gauche je-sais-tout, dépositaire de la vérité révélée, qui proclame de hauts principes humanitaires, mais ne voudrait jamais d'un migrant chez elle.

Les hommes de gauche sont souvent antipathiques. Je ne sais pas pourquoi. De même qu'il existe des « types de droite », on dirait qu'il existe aussi une anthropologie de la gauche.

Et bien sûr, avec un tel vide, on voit proliférer le nouveau fascisme dans les périphéries métropolitaine que l'on snobe, où les pauvres voient arriver d'autres pauvres, puis les mafias, la drogue et la violence.

Et puis encore les Chinois « qui achètent tout », et la rancœur qui se répand contre les islamistes pleins de rancœur, et les anciennes racines qui moisissent.

Si seulement les gauches européennes avaient un homme comme Yánis Varoufákis, un homme qui parle net, qui explique que le capitalisme s'est transformé et qu'il a tué le monde réel de la production pour se dissimuler dans un nuage.

Un capitalisme qui depuis son nuage arrive jusqu'à nous en court-circuitant les marchés traditionnels, en détruisant notre intimité et en déterminant nos comportements à travers l'éther ou à travers une toile d'araignée de fibres optiques longues de plusieurs millions de kilomètres.

C'est un système qui s'enrichit à une vitesse inimaginable hier encore, et qui en même temps dissémine des germes meurtriers. Il est toxique et imbécile de surcroît, parce qu'il tue son hôte.

Et aussitôt, voilà la déflation, les fascismes qui reviennent, la régie de personnages sinistres, comme Steve Bannon.

Et revoilà l'Europe prise à partie qui, au lieu de faire des réformes radicales, dicte ses recettes d'austérité aux plus pauvres.

Les carolingiens

« Qui a eu cette idée folle / un jour d'inventer l'école ? / C'est ce sacré Charlemagne / Sacré Charlemagne. »

Si la France elle-même consacre des chansons moqueuses à ce guerrier barbare, je me demande bien pourquoi l'Union européenne ne se décide pas à le laisser moisir une fois pour toutes dans une soupente du palais de Bruxelles.

L'Europe unie expie une limite qu'elle a de naissance : l'identité carolingienne, qui remonte au premier rapprochement entre l'Allemagne et Paris.

Depuis ce temps, malgré son agrandissement vers l'est, elle n'est jamais parvenue à se détourner du Rhin.

Or Charlemagne ne représente rien ni pour les Polonais ni pour les Grecs. C'est quelqu'un qui ne fait aucune distinction entre l'Église et l'État, qui ignore le monde. L'empereur classique et n'a pas la moindre idée du christianisme d'Orient, lequel est pourtant le véritable héritier de l'Empire romain.

C'est un va-t'en-guerre pragmatique qui se plaît à résoudre les litiges à coups d'épée.

Et ainsi, l'Europe laisse échapper des mythes mieux faits pour représenter son esprit.

L'empereur Frédéric II de Souabe, par exemple, qui a reconquis Jérusalem sans verser une goutte de sang, le monarque éclairé à la cour itinérante, qui avait à sa suite des conseillers aussi bien arabes que grecs ou juifs.

Frédéric, le meilleur des rois d'Italie, l'Allemand, qui a mis au pas les grands feudataires, qui a uni le nord et le sud du continent et séparé l'État de l'Église.

Les phares

La lune s'est couchée.

Il suffirait d'une chandelle sur un rebord de fenêtre, il suffirait d'une simple lueur de foi, de la prière murmurée d'un ermite, pour sauver cette humanité en proie à la paranoïa.

Des hommes qui n'attendent pas que Dieu vienne nous sauver, mais qui tentent de sauver Dieu de notre barbarie.

Des points de lumière, que l'obscurité rend encore plus lumineux.

Je me rappelle un après-midi à Paris. Je passais, à pied, de la rive gauche à la rive droite, en empruntant la passerelle Debilly.

Je devais rejoindre l'avenue d'Eylau en contournant le Trocadéro bondé de touristes et, chemin faisant, au pied d'un petit escalier, j'ai traversé une ruelle solitaire.

Quand j'ai lu, « rue Fresnel », mon cœur de Triestin n'a fait qu'un bond.

Tous les hommes de mer connaissent Augustin Jean Fresnel, l'inventeur de la lentille qui projette au loin l'épée de lumière des phares.

Fresnel, l'homme qui a éclairé les océans et rendu la navigation plus sûre après des siècles de naufrages.

Comment est-il possible qu'on ait dédié à un homme d'une telle valeur une ruelle aussi obscure et sûrement inconnue de la plupart des Parisiens ? Ne faisait-il pas, lui aussi, partie de la grandeur de la France ?

Dans un élan de rage, j'ai songé à l'incroyable quantité de toponomastique consacrée aux généraux et aux batailles dans la capitale française. Avenue Foch, avenue du général Leclerc, sans parler des boulevards des maréchaux napoléoniens, Berthier, Lannes, Jourdan et combien d'autres ?

À croire que la France entière résonne de fanfares et de tambours.

Et là, tandis que le soleil commençait à doré les encastresments de fer de la tour Eiffel, Paris me disait que ce n'était pas seulement la France, mais l'Europe entière qui était prisonnière d'un passé militaire faisant de l'ombre aux porteurs de lumière.

Le jardin

Mes petits-fils me manquent, je voudrais pouvoir leur raconter un beau conte afin de rompre l'enchantement néfaste de cette nuit de veille.

J'aimerais leur dire que l'Europe est un jardin merveilleux, qui fait envie au monde entier et qui paraît encore plus beau lorsqu'on le retrouve après un lointain voyage.

S'ils étaient ici, je les endormirais en leur décrivant les frontières franchies et la navigation d'île en île.

Je leur parlerais d'Augustin Fresnel, l'homme qui a inventé la lampe magique des phares. Je les ferais voler par-dessus les océans, les fleuves, les plaines et les montagnes, et je leur décrirais les monstres qui menacent leur terre.

Je leur parlerais d'Hannibal qui a franchi les Alpes enneigées, avec des éléphants à sa suite, et aussi de Bach qui a couvert quatre cents kilomètres à pied pour aller écouter un grand organiste à Lubeck, je leur expliquerais comment les Romains de l'Antiquité ont franchi le Rhin sur un pont qui a laissé les barbares ébahis.

Je leur parlerais aussi de l'archipel grec, du temple du dieu de la Médecine sur l'île des grands thérapeutes, où l'on célèbre la santé du corps, parce que si les corps sont sains, la société le sera aussi.

Et puis des voiles, du vent, de la blancheur des temples sur le bleu de la mer.

Les nouveaux murs

C'est le 2 mai 1989 que la Hongrie a convié la presse à assister au premier démantèlement du mur.

Le colonel Balázs Novák, un grand homme élégant, a réuni les journalistes dans une baraque, afin d'illustrer comment et où l'armée enlevait les barbelés et les soupiraux entre les deux Europe.

Une explication ennuyeuse, aseptisée.

Mais lorsqu'un journaliste anglais a demandé qui allait désormais surveiller cette frontière, un sourire grimaçant s'est ébauché sur le visage du colonel, un sourire que je n'oublierai jamais.

Et en effet voilà que nous le redemandons, ce rideau de fer. Pour mettre à la place des Vopos d'Allemagne de l'Est les polices croate, polonaise, grecque et hongroise.

Afin qu'elles fassent à notre place le sale boulot consistant à repousser les pauvres.

Et ça y est, nous recommençons à pontifier sur la morale, en absence de toute éthique, à blinder même les frontières intérieures et à bourrer le territoire de barbelés, d'alarmes et de vidéo-caméras.

Le traité de Schengen est momentanément suspendu et ce « momentanément » semble prélude à une prorogation sans fin.

Dans cette hostilité envers les demandeurs d'asile, on voit revenir la honte de l'émigrant que nous avons été, c'est-à-dire le refus schizophrénique de nous-mêmes.

Revient aussi la rancœur du petit-bourgeois, attisée par le guêpier d'Internet.

Et sa nostalgie d'un père à poigne qu'il n'a jamais eue.

Et le mépris du faible et, pourquoi pas, du subalterne qui est toujours un couillon de première.

On voit pointer un fascisme assez peu social et très néo-libéral, fort contre les humbles et plus plat que plat contre les forts.

Un fascisme ayant à son sommet le Grand Prédateur, qui doit baiser l'Autre *nunc et semper*, parce que la vie est une guerre permanente.

D'ailleurs, l'appeler fascisme, c'est lui faire honneur. Le fascisme d'hier avait une idée de l'homme et de la société.

Celui-ci, non, il est simplement affamé de pouvoir. Il n'a pas d'idéologie et il élimine l'État qui ne doit pas « déranger les entreprises ».

La résistance

Hans ne dort pas et m'écrit de bonnes nouvelles.

Les prévisions concernant le vote donnent pour la première fois la droite souverainiste en baisse. Les manifestations anti-AfD ont fait leur effet.

Contre les crânes rasés, les petites grands-mères elles-mêmes sont descendues dans la rue. Les indomptables mamies d'*Omas gegen rechts* qui n'ont pas oublié les horreurs du nazisme.

Au cœur de la résistance se trouve l'Allemagne qui a rempli ses rues de deux millions d'antifascistes, des jeunes en grande partie.

« *Wir, wir, wir sind die Brandmauer!* » ont-ils crié, lors d'un concert rock à Munich. Nous sommes la barrière coupe-feu ! Nous maîtriserons l'incendie.

Nous les battons à coups de paroles, au nez et à la barbe de ceux qui croient les paroles inutiles.

Pour la journée de la femme, un nouveau fleuve de gens a confirmé la volonté qu'a un pays tout entier de faire acte de présence, de participer, de faire de la politique.

Grande, très grande Allemagne. Il est magnifique de découvrir que c'est justement là où le danger est le plus grand que la résistance fait résonner ses trompettes plus fort qu'ailleurs.

Et que dire de la Pologne, qui semblait perdue pour la démocratie et qui, au contraire, a lancé le signal que personne n'attendait, renversant le populisme le plus menaçant de la droite au pouvoir.

En octobre 2023, ce pays a vécu un de ces réveils imprévus qui vous laissent sans voix. Comme si un peuple tout entier s'était soustrait à un enchantement, las de la stagnation culturelle et de l'éternel et funèbre martyrologue des souverainistes purs et durs.

On a vu des scènes superbes : des citoyens faisant la queue devant les bureaux de vote jusqu'à l'aube, pendant des heures et des heures après leur clôture théorique, et d'autres citoyens leur apportant des denrées chaudes pour les encourager.

Les scrutateurs n'ont pas eu le courage de fermer les bureaux à vingt-deux heures, face à la force participative de la démocratie.

Monika m'écrit de Varsovie : « Tu ne trouves pas ça extraordinaire que cette force ait pu faire sauter les règlements ? »

La Pologne démontre que si « eux », comme tous les pilleurs de tombe, se déplacent la nuit, c'est aussi la nuit qu'on peut les vaincre.

Les jeunes en ont marre de filer ailleurs, en revendiquant de l'espace pour leur imagination.

Mon fils Michele m'implore : Papa, ça va comme ça, les jérémiades, attention à ne pas alimenter l'inaction. Pour la démocratie, c'est l'heure de la lutte.

C'est trop facile de faire profession de patriotisme européen quand tout va bien. Le courage de ceux qui témoignent, on le voit quand les choses vont mal.

Telle est la leçon des bénédictins qui ont remis le continent sur pied au moment où plus personne ne croyait à l'Europe.

Hans annonce qu'il viendra me trouver avec sa femme pour faire la fête dans mon pays avec une caisse de bière de Franconie. Et pour cette occasion, il apportera son accordéon et enfilera sa culotte de cuir. C'est magnifique.

Désormais, ma maison est devenue un lieu de rassemblement pour les originaux, les fous, les utopistes et les voyageurs alternatifs. Et s'il y a une chose que j'aime, c'est faire la cuisine pour eux tous.

C'est presque mieux que d'écrire.

La plus belle heure

Et maintenant, qu'ils viennent donc la nuit briser mes fenêtres ou mettre le feu à mon bûcher.

En 1944, ils ont incendié par mesure de représailles des villages entiers comme le mien. Si cela arrive, j'aurais toujours le bois à ma porte et je partirai moi aussi dans la nuit.

Et tant pis si au début nous sommes peu nombreux et seuls.

Elle était seule, l'Angleterre, en juin 1940, quand le vieux Winston, au cœur du désastre, a annoncé à ses concitoyens qu'on dirait d'eux : « *This was their finest hour.* »

Les gens comme moi n'ont que des paroles à offrir. Mais les paroles, ce n'est pas rien, dans ce silence inquiétant.

Alors, que nous autres, prétendus intellectuels, fassions notre travail : être des chamans, retrouver les paroles perdues, en faire sortir le sens caché, réveiller le « *daimon* », cette force toute-puissante capable de rompre les schémas et d'inverser en un clin d'œil le cours de l'Histoire.

Il est temps que vous autres, les jeunes, vous prépariez à la bataille, vous qui avez encore soif de liberté et qui défilez contre la guerre, vous qui avez dans les yeux la lumière de cette terre unique au monde et qui lui appartenez, sans prétendre que c'est à vous qu'elle appartient. Ne vous laissez pas leurrer par ceux qui creusent votre fosse.

Préparez-vous à les renvoyer chez eux, ces bandes de pilleurs de tombe nécrophiles qui mènent au désastre. Et s'il le faut, envoyez-moi promener, moi aussi, moi qui ne suis qu'un vieux hibou dénommé Cassandre et qui ne sais plus désormais prédire que le pire. Un hérésiarque messianique et démodé.

Je sens que vous vous fatiguez – il était temps – de toute cette légèreté, de toute cette bougeotte, de tous ces intérêts éphémères dont le système vous abreuve pour vous tenir loin de la vie et vous habituer à un univers précaire où il est normal d'être congédié sans préavis, par SMS.

Sachez que les négriers d'hier sont devenus les esclavagistes d'aujourd'hui et qu'ils essaient sur les immigrés les misères qu'ils s'appêtent à faire de vous. À ce moment-là, vous comprendrez que l'ultime ennemi, ce n'est pas le fascisme, mais ceux qui s'en servent, c'est la théologie dont le profit est le dogme, la théologie qui fait du travail non pas une valeur, mais un coût à réduire.

Si la nuit est longue, dites-vous que le courage authentique ne naît pas de l'arrogance, mais du mal être. Il est issu de la perception lucide du danger et de l'admission de notre propre fragilité.

C'est bien ce qui arrive à Henry V qui passe la nuit précédant la bataille d'Azincourt à se recommander à son créateur, tant la supériorité de l'ennemi est écrasante. Henry qui ensuite, au petit matin, reprend courage, serre contre lui ses hommes atterrés pour n'en faire qu'une seule famille.

Moi qui suis un véritable malade de la « métrique », je deviens fou à l'idée que le roi d'Angleterre a pu vaincre grâce à un pentamètre iambique : « *The fewer men, the greater share of honour.* » Ce qui veut dire : « Moins nous serons, plus grande sera la part d'honneur. »

Nous aussi, nous irons au-delà de l'insomnie et de la peur. Et tant pis si nous sommes peu nombreux.

Mais nous ne le serons pas, parce que « ceux d'en face » se détruiront tout seuls. Les démagogues seront balayés par l'Histoire.

Les peuples commencent à comprendre l'embrouille, ils voient la santé publique à genoux, les écoles en vrac, les retraites en danger, les gamins assommés à coups de matraque.

Ils sentent la pression d'une économie de rapine et d'une atmosphère de guerre qui ramollit tout. Ils sont las de cette déshumanisation, d'un web aux effets narcotiques, qui vous dit ce qu'il faut acheter et comment voter.

Les procédures et les codes d'accès, ils en ont la nausée.

Ils ont la nostalgie de ce qui est humain.

La lumière

Minutes inestimables précédant l'aube

les ombres de la nuit ont peur, elles restent tapies dans la forêt

à cinq heures, il y a eu comme un tournant dans le ciel

et à présent on discerne les craquements du jour qui point

la puanteur de chair brûlée se disperse

la rosée s'évapore

le coq chante, d'autres coqs lui répondent

l'Europe sort de l'obscurité

son premier fuseau horaire pâlit

un vague rayon de soleil illumine les cimes des Carpates

descend dans plaine pannonienne

a déjà coloré de violet les hauteurs des Balkans

dore à présent les lacs de la Carélie

plane avec le vent sur la mer Baltique

enflamme les Apennins

survole les Alpes orientales

effleure la flèche de la cathédrale Saint-Étienne à Vienne

remonte le Danube qu'il teinte de rose

se prépare à peigner la campagne française

dans moins d'une heure il aura franchi le Rhône et les Pyrénées

et transpercera le méridien de Greenwich pour se précipiter dans l'océan.

Je sors dans la prairie. Mon corps exulte ; le pas, la respiration et le battement du cœur se synchronisent.

Odeur de fumier, des taupes s'activent dans les prés ; ma campagne est une campagne sans poisons.

Un énorme vol de grues passe à basse altitude, faisant un vacarme d'enfer, et se dirige vers le nord-est.

Elles vont vers le Danube et les Carpates. Je voudrais les chevaucher, comme Nils Holgersson juché sur son oie.

La lumière explose au-delà des Alpes orientales, et un bref instant chaque minuscule convexité projette une ombre infinie.

C'est déjà le temps des primevères.

Avril 2024

Texte terminé dans un village slovène aux confins de l'Italie, tandis que les missiles iraniens survolent

l'esplanade des mosquées à Jérusalem.